

# DU JAPON, DE BEAUVOIR ET DE YOURCENAR

par André Maindron (Poitiers)

“Le personnel est le particulier.  
Quand le particulier se sépare de  
l’universel, nous sommes dans le  
domaine de l’erreur”.

Parlant un jour d’Hadrien à Tôkyô, Yourcenar disait que

tout voyage intelligemment accompli [est] une école d’endurance, d’étonnement, presque une ascèse, un moyen de perdre ses propres préjugés en les frottant à ceux de l’étranger<sup>[1]</sup>.

Nul doute que ce ne soit ce genre d’accomplissement que chacun recherche lorsqu’il se rend à un colloque – et d’abord par l’ascèse. La lectrice de Montaigne énonçait ainsi fort bien, comme le fait le bouddhisme<sup>[2]</sup>, à la fois l’incurable faiblesse de notre esprit et la nécessité vitale d’y porter remède. À quelque trois lustres d’intervalle, Beauvoir (1908-1986) et Yourcenar (1903-1987) ont accompli, à la même saison, un même voyage au Japon qu’elles ont semblablement relaté chez le même éditeur dans un ouvrage dont le titre fait pareillement songer à un bilan : *Tout compte fait*, publié en 1972, pour l’une, et *le Tour de la prison*, en 1991, pour l’autre. Ces quelques dates seulement pour faire observer que Yourcenar était sensiblement plus âgée que Beauvoir lorsqu’elle est allée au Japon, et qu’à elle n’a pas été laissé le loisir de mûrir son texte, paru inachevé après sa mort. La comparaison de la relation que font de leur voyage ces deux célèbres dames des lettres françaises contemporaines n’en est que plus instructive, surtout considérée du point de vue de l’universalité. Car l’universel s’informe dans l’individuel comme l’esprit dans la matière. Aussi considérera-t-on avec la sobriété d’un dessin japonais comment s’exprime chez l’une et chez l’autre leur “étonnement”, s’il y eut perte

---

[1] YOURCENAR, *le Tour de la prison*, Gallimard, 1991, 187 pages, p. 164 ; *Essais et Mémoires*, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, p. 692.

[2] Voir le second des quatre vœux bouddhiques : Si nombreuses que soient les passions, je fais le vœu de les vaincre toutes.

de “préjugés”, et naturellement jusqu’où va enfin leur sens de l’universel.

Pour Beauvoir<sup>[3]</sup>, il est deux sortes de voyages : ceux qui “ont un sens politique” ; et ceux qui sont entrepris “par pur plaisir”. Son voyage au Japon avec Sartre “au cours de l’automne 66” se classe dans la seconde catégorie : “C’est surtout pour enrichir notre connaissance du monde que nous l’avons parcouru et cette visite n’a pas entraîné de notre part de prise de position politique”, écrit-elle. A-t-elle vraiment besoin d’ajouter : “J’ai soigneusement préparé ce voyage” ? C’est bien clair : “Plus de cent photographes guettaient au bas de l’escalier” de l’avion l’arrivée du “couple d’intellectuels le plus légendaire de ce siècle”, selon Josyane Savigneau<sup>[4]</sup> ; et plus loin, “dans une pièce minuscule”, paraît-il, encore “une centaine de journalistes” pour les interroger en présence d’un nombre indéterminé de “photographes et cameramen”.

Étonnant Japon ! Étonnant Tokyo, où “on roule tantôt au-dessus des toits, tantôt dans des tunnels” (*TCF*, p. 282), ce qui ne se voit probablement pas ailleurs ; avec ses “quartiers [...] très modernes [...] gens vêtus à l’occidental, [...] circulation automobile intense” ; avec ses “grands magasins” aussi, “analogues au Louvre, au Printemps, mais beaucoup plus accueillants” car les vendeuses y sont “empressées” et les hôtessees, “souriantes”. Au restaurant on mange parfois des mets inconnus en sifflant force saké, “tous assis à même le sol devant une [...] table basse” (p. 283) ; mais la présence de geishas, appliquées à parler avec leur voisin, rend “à peu près impossible une conversation plus générale” : ce qui est bien frustrant pour de si invétérés discoureurs. Au reste, lorsque Sartre et Beauvoir croient pouvoir se défouler devant des étudiants de l’Université (avec un U majuscule !), une autre frustration les attend : “ils n’ont que très modérément applaudi : la politesse exige cette discrétion”, faut-il leur expliquer. Arrêtons là le si peu discret récit de ces étonnements, qui méritaient tant de passer à la postérité ; mais non sans rappeler au monde ébloui que c’est grâce à ses excès de nourriture et d’alcool japonais que Sartre, enfin, presque 30 ans après la publication du

---

[3] BEAUVOIR, *Tout compte fait*, Paris, Gallimard, 1972, 513 pages, chapitre 5. Désormais abrégé en *TCF*. Elle écrit *Tokyo*, Yourcenar *Tôkyô*, graphies respectées selon qu’on se rapporte à l’un ou l’autre livre. N.B. : Lorsque plusieurs citations de la même page se suivent, la référence n’en est donnée qu’à la dernière.

[4] J. SAVIGNEAU, “Cher petit vous autre”, compte rendu des *Lettres à Sartre*, de Beauvoir, *Le Monde* du 23 février 1990, p. 21.